

Lettre d'un médecin de la Faculté de Paris a un médecin du College de Londres : ouvrage dans lequel on prouve contre M. Mesmer que le magnétisme animal n'existe pas / [Anon].

Contributors

Bergasse, Nicolas, 1750-1832.
Mesmer, Franz Anton, 1734-1815.
Faculté de Paris.
College de Londres.

Publication/Creation

A La Haye : [publisher not identified], [1781]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/rb36b3gc>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>

13351/p

53050

LETTRE
D'UN MÉDECIN
DE
LA FACULTÉ DE PARIS,
A UN MÉDECIN
DU COLLEGE DE LONDRES;

Ouvrage dans lequel on prouve contre
M. MESMER, que le Magnétisme
animal n'existe pas.

*Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periculis
versamur, hoc ævi quodcumque est.*

LUCRET.

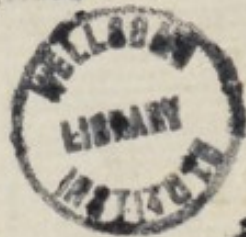


A LA HAYE.

M. DCC. LXXXI.

BERGASSE, N.

BERGASSE, N.



Faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the page.

AVANT - PROPOS.

L'OBJET de cet écrit est de démontrer que le Magnétisme animal, dont M. Mesmer prétend avoir fait la découverte, n'est ni existant, ni possible.

Peut-être se dispenseroit-on de le publier, si l'on ne savoit que plusieurs personnes, séduites par la singularité du système de M. Mesmer, ont employé & emploient encore, tous les jours, un temps précieux, à chercher la route qui doit l'avoir conduit au terme où il annonce qu'il est arrivé.

Comme l'erreur dont il s'agit ici, peut avoir l'influence la plus dangereuse sur les progrès, & même sur la pratique de la médecine, on a cru que c'étoit faire une chose, non seulement

utile, mais nécessaire, que de la combattre ; & l'on se flatte qu'après avoir lu les réflexions que contient cet Ouvrage, peu de gens seront tentés de la défendre.





LETTRE

DE *UN MÉDECIN*

DE

LA FACULTÉ DE PARIS,

A UN MÉDECIN

DU COLLEGE DE LONDRES.

Vous me demandez, Monsieur, quelle est ici l'opinion de nos Docteurs sur le Magnétisme animal; quels sont les fondemens de cette opinion; ce que c'est que ce Magnétisme, & s'il est vrai que M. Mesmer opere, en l'employant, des cures véritables?

Les brochures publiées jusqu'à présent contre M. Mesmer, soit en France, soit en Allemagne, ne vous paroissent pas assez profondément raisonnées pour déterminer irrévocablement votre maniere de penser sur

le compte de cet homme fameux. Vous trouvez absurde que des hommes qui n'ont ni vu, ni voulu voir, s'obstinent à nier ce que d'autres ont vu, & ce qu'ils peuvent eux-mêmes voir tous les jours. M. Mesmer annonçant une découverte qui peut influer de la manière la plus universelle sur les progrès des connoissances humaines; offrant de constater cette découverte par des expériences publiques; demandant à former des Eleves capables de la manier & de la répandre; M. Mesmer ayant une réputation à conserver, & se plaçant volontairement dans la situation la plus propre à la perdre, s'il ne la mérite pas, vous paroît être en droit d'exiger au moins qu'on ne le juge pas sans l'entendre; & il vous semble que ce n'étoit pas par de tristes sarcasmes, ou de ridicules imputations, qu'il convenoit de lui répondre (1).

Si je vous ai bien lu, Monsieur, voici, je crois, à quoi peuvent se réduire tous les doutes que vous me proposez.

Ou M. Mesmer est un imposteur, & il faut le punir; ou il est un enthousiaste, & il faut

(1) Voyez la brochure qui a pour titre, *Miracles de M. Mesmer*, Ouvrage que tout Paris a cru plaisant.

le plaindre ; ou il est un homme vrai , & il faut l'écouter.

Mais , en premier lieu , si M. Mesmer est un imposteur , ou un enthousiaste , pourquoi , parmi ses nombreux adversaires , aucun n'a-t-il osé lui dire publiquement : je vais vous prouver que vous vous êtes trompé , ou que vous voulez tromper ? Pourquoi aucun n'a-t-il osé lui contester d'une manière sérieuse la vérité des effets qu'il peut produire ? On a raisonné sur la possibilité , sur les causes de ces effets , mais on ne s'est pas avisé d'en nier formellement l'existence. Pourquoi encore , & ceci est remarquable , aucun n'a-t-il assez compté sur ses propres forces pour courir avec lui les risques d'un combat régulier ? On l'a décrit dans les Sociétés savantes , dans les Journaux , dans les cercles ; mais on n'a pas accepté les défis qu'il a proposés , mais on a évité toutes les manières de se compromettre avec lui , & ce n'a jamais été que loin du champ de bataille qu'on a présagé sa défaite , ou qu'on lui a contesté ses victoires.

En second lieu , si M. Mesmer est un imposteur ou un enthousiaste , que faut-il penser des Docteurs , qui , pendant huit mois ,

l'ont suivi dans le cours de ses expériences ? Parmi ces Docteurs , un seul a rendu compte de ce qu'il a vu , les autres ont gardé le silence. Si ceux-là ont vu comme leur Confrere , que ne parlent-ils ? S'ils n'ont rien vu , que ne parlent -ils encore ? M. Mesmer , opérant sur la vie des hommes , ne peut être un simple objet de curiosité. Aux yeux de ces Docteurs , qui s'obstinent à se taire , il est ou un homme utile , ou un homme dangereux. S'il est un homme dangereux , pourquoi n'ont-ils pas éclairé le Public sur ses prestiges ? S'il est un homme utile , que faut-il penser de leur silence ? Qu'on raisonne comme on voudra , ou ils n'ont pas dû approcher de M. Mesmer , ou à l'instant qu'ils l'ont abandonné , ils ont dû le faire connoître tel qu'il est , tel qu'il s'est développé devant eux ; annoncer des doutes , s'ils ont eu des doutes ; s'exprimer avec franchise sur le mérite de sa découverte , s'ils ont cru sa découverte véritable ; mais , encore une fois , ils n'ont pas dû se taire , & cependant ils se font tus. Car ce n'est pas parler , que de semer en secret des soupçons sur le compte d'un homme avec lequel on craint d'entrer

en lice ; que de s'éloigner de lui pour le calomnier , après s'en être approché pour le surprendre. Ce n'est pas parler , que de répandre avec mystère , dans les Corps littéraires dont on dispose , une opinion qu'on ne sauroit assez publier ; que d'emprunter la plume de quelques hommes qui n'ont pas voulu voir , pour établir que soi-même on n'a rien vu. Ainsi donc ils n'ont pas parlé ; & ce qu'on dissimuleroit en vain , c'est que M. Mesmer étant étranger , sans relations , sans appui ; ne pouvant dès-lors leur inspirer aucune crainte , il est impossible de supposer à leur silence d'autres motifs que l'envie , l'intérêt personnel , ou la mauvaise foi.

Enfin , si M. Mesmer est un imposteur ou un enthousiaste , quelle idée faut-il se former de sa conduite ? Sans avoir égard aux circonstances dont il est environné , sans ménager les préjugés qu'il veut détruire , jaloux uniquement de répandre sa doctrine , un enthousiaste n'a qu'une marche , & cette marche est impétueuse & précipitée ; il ne connoît qu'une route , parce qu'il n'apperçoit qu'un objet ; & le moment où il doit opérer la révolution qu'il médite , n'est jamais

trop voisin de lui. Plus adroit dans ses moyens, plus froid, plus tranquille, mais connoissant tout le prix du temps; mais sachant que toute erreur qui n'a pour base qu'une illusion de nos sens, n'est pas une erreur durable; un imposteur qui ne fait opérer que des prestiges, profite de la confiance momentanée qu'il inspire; il se hâte de faire des dupes, & plus il en rassemble, plus il approche du terme auquel il lui importe d'arriver.

Or si c'est ainsi qu'agissent l'enthousiasme & l'imposture, que faut-il donc penser de M. Mesmer? Sa marche est absolument géométrique, & il est impossible d'en imaginer une qui suppose plus de désintéressement & de modération. Comme sa doctrine est étrangère à toutes les doctrines reçues, comme elle heurte d'une manière trop directe des préjugés d'autant plus difficiles à détruire, qu'ils ont leur germe dans la science même qu'il veut épurer, il a senti que, s'il présentait son système comme une simple opinion, ce système seroit à peine remarqué parmi tant d'opinions qui se combattent & se détruisent tous les jours; qu'il convenoit donc, avant de le développer dans toute son étendue, d'en conf-

tater la vérité par des faits ; & il a cherché à se placer dans des circonstances où il pût donner aux faits qu'il se proposoit de rassembler, toute l'authenticité dont ils sont susceptibles.

Une cabale d'autant plus dangereuse, qu'elle manie l'opinion avec cent mille bras, s'est élevée contre lui, non pas pour le combattre, mais pour le perdre. Seul contr'elle, il a compris qu'il feroit de vains efforts pour lui résister. Certain que dans d'autres lieux & parmi des hommes moins frivoles, & moins dominés par l'usage & le préjugé, il lui feroit toujours facile de se faire entendre, il s'est condamné parmi nous au silence le plus absolu. Obstiné à ne plus traiter d'autres malades que ceux auxquels il donne depuis long temps ses soins, malgré les sollicitations les plus puissantes, les plus nombreuses & les plus vives, on le voit persister, avec une opiniâtreté bien inconcevable, à ne point faire usage de la confiance qu'il inspire, & résister à toutes les occasions particulières de gloire ou de fortune qui lui sont offertes. Cette marche, encore une fois, est-elle donc celle d'un homme qui est séduit ou qui veut tromper ?

Ainsi donc il n'est pas démontré que M. Mesmer soit un imposteur ou un enthousiaste. Il est donc possible qu'il soit un homme vrai. Mais s'il est un homme vrai, quelle opinion doit-on se former de sa découverte ?

Certes c'est une découverte immense que celle qui rassemble dans un seul fait tous les faits de la Nature ; qui, dans un seul phénomène, offre tout le système de ses loix ; qui lie, non pas par des abstractions, mais par des expériences, cette foule de vérités physiques, que depuis si long temps, & toujours si vainement, nous nous efforçons d'enchaîner & de mettre ensemble.

C'est une découverte bien précieuse que celle qui, après tant de théories incertaines, fournit enfin des principes incontestables au plus utile comme au plus dangereux de tous les Arts, celui de conserver & de guérir ; qui, dans une science, jusqu'à présent conjecturale, offre des routes lumineuses, où nous n'apercevions que des sentiers obscurs ou d'inévitables écueils ; qui ôte à l'homme l'empire qu'il s'étoit donné sur la vie & la mort, la santé & la maladie, & le transporte

tout entier à la Nature , dont l'homme en effet ne doit être que le ministre ; qui , en un mot , s'il faut tout dire , nous dispense de deviner , quand la vérité nous abandonne & nous soustrait à la cruelle nécessité de tromper avec méthode , de mettre nos erreurs en théorème , & de sauver à chaque instant la foiblesse du fonds , par le mystere & la dignité de la forme.

Or telle est la découverte de M. Mesmer. Qu'on lise avec attention les propositions qu'il a publiées ; qu'au lieu de s'attacher à examiner combien elles sont étrangères aux connoissances que nous avons acquises , on parcoure le cercle immense de phénomènes qu'elles embrassent ; qu'on observe que , dans le systême qu'elles forment entr'elles , il n'est aucun des procédés de la Nature qui échappe ou qui puisse échapper à leur Auteur ; & si l'on est de bonne foi , on conviendra qu'on n'a point offert jusqu'ici à la curiosité humaine , de découverte plus étonnante , plus universelle & plus utile.

Comment donc est-il arrivé que les Savants ne l'aient pas accueillie ? Vous n'êtes point étonné , Monsieur , que les Académies

n'aient pas cru devoir s'en occuper. Ce n'est pas dans de telles sociétés que se préparent, selon vous, les révolutions avantageuses au progrès des Sciences. Il n'y a guere que l'homme qui s'isole, qui pense à part, qui se conserve indépendant des opinions & des coutumes de son siècle, qui ait le courage de saisir & d'annoncer une vérité hardie. Par-tout où les hommes sont ensemble, il se forme des mœurs, des habitudes, des bienfécances communes; l'esprit & le caractère perdent de leur ressort; on n'ose rien, parce qu'on ne fait plus rien qu'en troupe, la prudence remplace l'énergie; on s'occupe plus de conserver que d'acquérir; & ce n'est que lorsqu'une vérité est devenue triviale, qu'on l'ajoute au dépôt des vérités connues. Mais, hors des Académies & loin des préjugés qu'elles enfantent, il est encore même parmi nous des hommes, qui, échappant à l'empire de la mode, emploient tout leur loisir & toutes leurs forces à étendre le domaine des Sciences. Pourquoi ces hommes n'ont-ils pas parlé? Pourquoi M. Mesmer n'a-t-il trouvé parmi eux qu'un seul Apologiste? Comment, annonçant d'importantes vérités,

offrant de les démontrer par des faits, c'est-à-dire de les appuyer sur des preuves qu'il est impossible de contester; comment n'a-t-il rencontré par-tout que des contradicteurs ou des incrédules? Il avoit d'abord excité la curiosité, l'enthousiasme même; pourquoi cette curiosité, cet enthousiasme ont-ils cessé? Eh! n'eût-il annoncé qu'une erreur, cette erreur étoit si grande, si imposante, elle embrassoit de si vastes découvertes, elle tenoit par de si profondes racines à toutes les branches du système du monde, elle se développoit sous un point de vue si intéressant pour l'humanité toute entière, qu'il étoit encore beau de la soutenir, ou du moins qu'il n'y avoit point de foiblesse à souhaiter qu'elle devînt une vérité.

VOILA bien des questions, Monsieur: si, pour y répondre, il me falloit entrer dans tous les détails qu'elles supposent, j'aurois un trop grand nombre de faits à rassembler, & le résultat que je vous présenterois,

ne vous offriroit peut-être rien d'assez décisif pour déterminer votre jugement.

Mais il me semble que j'aurai satisfait à toutes vos demandes, si, laissant là des faits qui peuvent être contestés, je réussis à vous démontrer :

1°. Que le Magnétisme animal n'est pas possible ;

2°. Que lors même qu'il seroit possible, il n'existe pas ;

3°. Que lors même qu'il existeroit, on ne pourroit l'admettre sans imprudence & sans danger.

Alors, Monsieur, vous concevrez pourquoi M. Mesmer n'a joui, parmi nous, que d'une réputation éphémère ; l'opinion de nos Savants, sur le mérite de sa découverte, vous sera connue : vous verrez que cette prétendue découverte n'est pas une vérité utile, qu'elle n'est pas même une grande erreur, & vous ne nous ferez plus un crime de notre indifférence.

1°. IL faut être de bonne foi ; tout n'est pas faux ou ridicule dans le système de M. Mesmer (2).

(2) V, le Mémoire de M. Mesmer, sur le Magnétisme animal.

Si rien n'est isolé dans la Nature, si l'on n'y apperçoit pas un seul phénomène qui ne soit l'effet d'une cause, & qui ne devienne une cause à son tour; si même il est impossible d'y concevoir un être n'obéissant qu'à des loix particulieres, parmi d'autres êtres que des loix générales déterminent, on ne peut guere douter, comme l'avance M. Mesmer, comme tant de Physiciens éclairés ont essayé de le démontrer avant lui, qu'il n'y ait une influence universelle & réciproque entre tous les corps qui se meuvent dans l'espace, à quelque distance qu'on les suppose placés les uns des autres.

C'est dès-lors une chose vraie que ce fluide ou cet élément dont parle M. Mesmer, & qu'il considère comme le moyen de cette influence. Qu'on admette telle hypothese qu'on voudra, il est impossible de prouver que deux corps séparés par un intervalle quelconque, puissent agir l'un sur l'autre, ou obéir à une même action, si on ne les suppose plongés dans un élément commun, dans un élément susceptible de recevoir toutes les impressions du mouvement, pour les communiquer & les répandre.

Mais cet élément qu'on peut considérer comme l'océan des êtres, ce fluide dans lequel & par lequel tous les corps sont modifiés, obéit-il en effet au mouvement alternatif qu'on lui attribue (3)? Est-ce par ce mouvement alternatif que s'opèrent toutes les relations d'activité qui existent entre les corps célestes, la terre & ses parties constitutives? Les propriétés de la matière, quelque variées qu'elles soient, ne résultent-elles, comme on le prétend, que de cette première action de la Nature? Est-il vrai sur-tout qu'on peut imiter cette action, la renforcer, la propager à son gré, précipiter ainsi la marche de tous les phénomènes, & hâter dans tous les êtres les révolutions dont ils sont susceptibles?

Je ne veux rien dissimuler. Si l'on admet l'existence du fluide de M. Mesmer, le mouvement alternatif qu'il lui attribue, n'est rien moins qu'in vraisemblable. Comme je l'ai dit, il n'y a pas de fait isolé dans le

(3) M. Mesmer prétend que rien ne s'opère dans le système du monde que par un mouvement alternatif, semblable à celui des eaux de l'Océan. Voyez son Mémoire sur le Magnétisme animal, p. 75.

système du monde. Or de tous les faits que ce système rassemble , il n'en est point de plus considérable , & dont l'influence dès - lors soit plus universelle & plus profonde que le flux & reflux , qui agit , par un mouvement alternatif , la masse des eaux de l'Océan. Une analogie constante entre les révolutions que subissent la plupart des corps organisés , & les périodes d'accroissement ou de décroissement de ce singulier phénomène ; une analogie non moins constante entre ces mêmes périodes d'accroissement & de décroissement , & les périodes de tous les autres grands phénomènes que nous offre la Nature ; tout annonce , tout prouve même que le mouvement de l'Océan s'étend & se reproduit bien au-delà des bornes sensibles qui paroissent lui être assignées.

Or si , d'une part , il est vrai que le mouvement le plus général que nous connoissons , est celui auquel la masse des eaux de l'Océan obéit , si même on ne peut s'empêcher de regarder ce mouvement comme le principe de toutes les révolutions que subissent les corps organisés ou inorganisés que le système de notre monde embrasse :

Si, d'autre part, il est certain que la Nature n'agit sur les êtres & n'entretient leur influence mutuelle qu'au moyen du fluide dont nous avons parlé, il faut bien dire, comme M. Mesmer, que le mouvement qu'elle imprime à ce fluide, est absolument le même que celui qu'elle imprime à l'Océan & par lequel nous voyons qu'elle opere ici-bas tous ses phénomènes.

Car on ne peut supposer, sans contradiction, qu'un fluide dans lequel tous les corps sont plongés, par lequel toute action est exercée ou produite, dans le mouvement duquel il faut aller chercher la raison de tous les effets, de toutes les modifications, de toutes les formes, puisse obéir à un mouvement opposé à celui qui est incontestablement, dans notre système, la cause de tous les effets, de toutes les modifications, de toutes les formes.

Cela posé, comme les modifications des corps ne sont que le produit du mouvement, comme les propriétés de la matière ne sont que le résultat de ses modifications, dès qu'on a prouvé que le fluide dans lequel & par lequel tout est modifié, obéit à un mou-

vement alternatif, il est vrai de dire, & l'on a nécessairement prouvé que la matière doit à ce mouvement toutes les modifications qu'elle reçoit, & toutes les propriétés que ces modifications enfantent.

On conçoit alors que s'il existoit un homme qui eût apperçu le fluide répandu dans l'espace, s'il avoit vu ce fluide se mouvoir, s'il avoit trouvé non seulement la loi principale en conséquence de laquelle il se meut, mais encore toutes les loix particulières qui dépendent de cette première loi, personne mieux que lui ne pourroit rendre raison de tous les phénomènes de la Nature, jeter plus de jour sur les régions encore ténébreuses de la physique, & nous fournir une théorie du monde plus satisfaisante & plus vraie.

On conçoit encore que si cet homme étoit parvenu à s'emparer de ce fluide, s'il savoit en concentrer, en étendre & en diriger l'action, il pourroit opérer comme la Nature elle-même; modifier, entretenir, conserver à son exemple; qu'en appliquant ainsi sa découverte aux corps organisés, il produiroit dans la Médecine une révolution aussi

prompte qu'absolue ; que pour lui il n'y auroit véritablement qu'un remede, parce qu'il n'y auroit & qu'il ne pourroit y avoir qu'une maladie. Une maladie ne feroit autre chose, qu'un obstacle à l'action du fluide qu'il auroit découvert ; le remede ne feroit que la destruction de l'obstacle en augmentant l'action ordinaire du fluide (4).

(4) Ce ne feroit peut-être pas toujours en augmentant simplement l'action ordinaire de son fluide que M. Mesmer opéreroit une révolution dans les corps organisés : il nous dit quelque part qu'il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant ; qu'on y distingue des pôles également divers & opposés, qui peuvent être communiqués, changés, détruits, renforcés ; que le phénomène même de l'inclinaison y est observé. On sent que si tout cela est vrai, la faculté d'avoir des pôles mobiles devenant une des propriétés essentielles du corps humain, celui qui peut déplacer ces pôles ou les renforcer à son gré, doit pouvoir aussi, quand il en est besoin, opérer dans notre organisation les changements les plus extraordinaires & les plus heureux.

Au reste j'avoue qu'avant que la fausseté de la doctrine de M. Mesmer me fût démontrée, rien ne m'avoit tant frappé dans son système que cette analogie qu'il prétendoit avoir aperçue entre les propriétés de l'aimant & celles du corps animal : j'étois même surpris qu'une découverte si singulière n'eût pas excité la curiosité de nos Savants. Aujourd'hui je conviens qu'ils ont bien fait d'attendre que le temps leur eût appris ce qu'ils devoient en penser ; & je commence à croire que plus une opinion est étrangère aux opinions reçues, & moins, quelque séduisante qu'elle soit, il faut s'empressez de l'accueillir.

La Médecine n'est conjecturale que parce que nous connoissons très-imparfaitement la maniere dont les corps agissent les uns sur les autres, & quel est, dans toutes les circonstances données, le produit de leur action.

Si M. Mesmer a surpris à la Nature son secret, s'il connoît l'Agent qu'elle emploie pour modifier tous les corps, s'il peut nous donner une théorie vraie des loix du mouvement, & nous composer, sans recourir à des qualités occultes ou de vaines abstractions, un systême du monde dont il puisse démontrer la vérité par des faits : comme nous obéissons uniquement aux loix de ce systême, comme il pese sur nous & nous modifie dans tous les sens, je l'avoue, M. Mesmer a trouvé un autre art de guérir, bien plus certain que celui que nous avons jusqu'à présent pratiqué. La Médecine devient, entre ses mains, une science véritable. Tout y est démontré comme en Géométrie. La santé, la maladie, n'étant qu'une maniere d'être des corps organisés, dès qu'il peut changer cette maniere d'être, comme la Nature la change & par les mêmes voies, il lui est impossible

de ne pas apprécier avec justesse les moyens qu'il met en œuvre pour opérer une guérison : le lieu du mal qu'il veut détruire, lui est infailliblement connu ; tout pour lui devient mécanique ; & l'action du remède qu'il emploie, est calculée comme une force qu'il oppose à une résistance.

Mais, Monsieur, croirai-je qu'une telle découverte soit possible ? L'expérience de plusieurs siècles n'a-t-elle pas dû nous apprendre que si l'homme peut acquérir autour de lui un petit nombre de vérités utiles, toutes les fois qu'il veut étendre ses spéculations au-delà de ses besoins naturels, ou exercer sa curiosité sur d'autres objets que ceux qu'il est donné à tous de voir, de toucher ou de connoître, il ne fait que d'inutiles efforts, & retourne, après de longues erreurs, au point d'où il étoit parti ? Que nous reste-t-il aujourd'hui de toutes ces théories brillantes, de tous ces systèmes sur l'universalité & l'enchaînement des êtres, qui attestent d'une manière si solennelle, la patience & l'audace de l'esprit humain ? Rien autre chose que la certitude morale, que jamais nous ne parviendrons à connoître & encore

moins à imiter l'action des premières causes, sur cette masse d'effets que notre curiosité rassemble. Eh ! ne voyez-vous pas que s'il nous étoit donné de connoître, & sur-tout d'imiter cette action, rivaux de la Nature, non seulement nous opérerions comme elle, mais nous pourrions encore, à notre gré, gêner, interrompre, contrarier sa marche, & porter ainsi le trouble dans le système nécessairement calculé de ses révolutions ? Ne sentez-vous pas que précisément, parce que la découverte de M. Mesmer est immense, parce qu'elle donne à l'homme, c'est-à-dire à un être qui abuse de tout, cette même puissance avec laquelle tout s'entretient & se régénère ; ne sentez-vous pas qu'il est impossible qu'elle soit vraie ? qu'il faut d'autant moins l'admettre, que la route que M. Mesmer a parcourue pour y parvenir, est loin de toutes les routes dans lesquelles on a jusqu'ici rencontré quelques vérités. Car enfin les vérités forment une chaîne, & ce n'est pas en s'éloignant de celles qu'on connoît, qu'on peut espérer de découvrir celles qu'on ignore. Or je défie, & M. Mesmer ne le prétend pas, qu'on puisse appercevoir aucun rapport entre

les vérités nouvelles qu'il annonce, & celles qui ont formé jusqu'à présent le système de nos connoissances.

Je sens bien, Monsieur, que ce raisonnement ne fera pas grande impression sur vous qui obéissant à une législation hardie, vivez parmi des hommes qui admirent les écarts du génie comme ils applaudissent aux excès de la liberté. Vous ne pourrez pas vous persuader, comme nos Savants, que parce qu'une découverte est vaste, elle est fautive; que parce qu'on peut en abuser, il convient d'en contester l'existence: avec de tels principes, vous trouverez qu'il n'est pas de vérités physiques qu'il ne faille rejeter; qu'on feroit bien fondé, par exemple, à nier les propriétés du feu, de la lumière, de l'électricité, parce qu'en doublant, en combinant l'action de ces agents, il est très-possible d'opérer tous les jours des effets funestes. Peut-être même appercevrez-vous de la contradiction dans la manière de faire de nos Docteurs, qui, tandis qu'ils soutiennent qu'on ne peut s'élever aux premières causes des phénomènes, épuisent cependant toutes les ressources du raisonnement & de l'expérience pour les dé-

couvrir; qui ne veulent pas que M. Mesmer puisse disposer d'un Agent universel, parce qu'il l'applique à l'art de guérir; & qui permettent au sieur Comus d'imprimer & de faire croire qu'il a trouvé cet Agent, parce qu'il n'en dispose que pour amuser.

Eh bien ! Monsieur, je veux avec vous que ces réflexions soient vraies; je veux qu'avec plus d'audace dans l'esprit, une manière d'être plus énergique, nous puissions devenir à la fois, & plus téméraires & plus crédules, il n'en résulteroit encore rien d'avantageux pour M. Mesmer. Voici deux observations décisives que vous ne connoissez pas sans doute, & que sûrement vous n'essaierez pas de combattre.

PREMIERE OBSERVATION. Le système de M. Mesmer est composé de parties si bien liées entr'elles, que prouver qu'il est faux dans un seul point, c'est établir sa fausseté dans tout le reste. Or M. Mesmer réduit toutes les maladies à une seule, & soutient qu'il n'y a qu'un remède vraiment efficace pour les guérir. Si cela est, le premier remède avec lequel on a guéri une maladie, a dû nécessairement les guérir toutes. Mais l'expé-

rience nous apprend qu'un remede qui convient à une maladie, peut accroître les dangers d'une autre ; qu'il y a presque autant de moyens de guérir que de manieres de souffrir. Il est donc démontré par le fait qu'une maladie unique & un remede unique , sont des choses impossibles , & qu'un systême qui conduit à un tel résultat , s'il contient quelques vérités , n'en est pas moins insoutenable.

SECONDE OBSERVATION (5). M. Mesmer n'opere une révolution dans les corps organisés qu'en augmentant dans son propre corps l'action du fluide dont il dispose , & en la communiquant ainsi augmentée aux individus qui l'environnent. Or pour ces individus une telle action n'est pas indifférente ; comme tout autre remede , elle doit produire un trouble dans leur organisation , qui , s'il étoit prolongé , pourroit lui devenir funeste ; ce trouble , elle doit donc le produire aussi dans l'organisation de M. Mesmer. Il y a donc long temps que M. Mesmer auroit dû cesser

(5) Voyez l'Ouvrage de M. de Horn , qui a pour titre , *Lettre d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province* , Ouvrage qui a dû coûter prodigieusement à son Auteur , & qui seroit excellent, sans les contradictions innocentes dont il est rempli.

d'être, si sa découverte étoit véritable ; car on ne conçoit pas que, tourmenté depuis plusieurs années par une action dont le propre est de détruire, il puisse se conserver en s'y fomentant tous les jours. Cependant M. Mesmer est plein de vie. Donc son fluide, & toutes les propriétés qu'il lui attribue, ne sont que des chimères.

Qu'opposerez-vous à ces observations, Monsieur ? Rien, j'en suis sur ; & cependant comme on répond à tout, vous imaginez bien qu'on n'a pas négligé d'y répondre. Mais qu'a-t-on dit ?

En premier lieu, qu'il est faux que nous ayons jamais guéri personne ; que c'est la Nature qui a toujours guéri à côté de nous & malgré nous ; que parmi les remèdes que nous employons & dont nous ferions bien en peine de déterminer les effets, il en est beaucoup de dangereux, & presque aucun qui ait une utilité constante & réelle ; que ceux qui sont dangereux, ne nuisent que parce qu'ils empêchent ou qu'ils interrompent l'action du Magnétisme animal sur le corps humain ; que ceux qui sont utiles, ne servent que parce qu'ils concourent à cette même

action ; que c'est donc toujours le Magnétisme animal qui guérit ; que l'idée d'un remède unique , n'est donc pas une idée ridicule ; qu'il est bien étonnant qu'on ne veuille pas concevoir , que des êtres qui n'arrivent à l'existence & qui ne se conservent qu'en vertu d'une loi simple & unique , ne peuvent aussi se rétablir , lorsque leur organisation est viciée , que par la même loi qui les fait exister & qui les conserve ; qu'enfin il est absurde d'opposer à un système dont on offre de démontrer physiquement la vérité , non pas l'expérience raisonnée de plusieurs siècles , mais une routine aveugle qui n'a pour base que quelques faits isolés dont on n'apperçoit ni les premières causes , ni la mutuelle dépendance.

En second lieu , quant à M. Mesmer qu'a-t-on répliqué ? Que le fluide qu'il met en œuvre ne détruit que les obstacles qui s'opposent à son action ; que dans un corps sain , ce fluide ne rencontre aucun obstacle , qu'il ne peut donc y porter aucun trouble ; que son principal effet est de hâter les crises de la Nature , mais qu'il n'est point la matière de ces crises , ou qu'il ne les excite point

quand le levain qui doit les produire n'existe pas ; qu'ainsi son action est absolument indifférente sur un individu qui n'est pas malade ; que M. Mesmer ne court donc aucun risque à s'y soumettre ; & qu'après tout il y a de l'extravagance à s'appuyer sur des conjectures tirées de la manière d'être physique de M. Mesmer , pour se dispenser de croire à des effets dont la vérité peut être constatée tous les jours (6).

Oh ! certainement , Monsieur , si quelque chose prouve combien mes deux observations sont fondées : c'est une manière de raisonner tout à la fois si fautive & si ridicule ; je ne vous ferai pas l'injure de croire qu'elle puisse vous séduire un instant , & que vous ayez besoin d'un secours étranger pour échapper à des sophismes tissés avec si peu d'art & tant de mauvaise foi.

Mais , Monsieur , si mes deux observations sont vraies , comme elles sont appuyées sur

(6) Je dois avertir que ce n'est pas à M. Mesmer , mais à quelques-uns de ses partisans qu'on doit cette dernière réponse. Jusqu'à présent M. Mesmer n'a pas cru devoir expliquer la manière dont le Magnétisme animal agit sur son organisation.

des faits incompatibles avec la possibilité de la découverte de M. Mesmer, il est évident que sa découverte n'est qu'une chimere.

Ma premiere proposition est donc incontestable, ou, ce qui est la même chose, il est démontré que le Magnétisme animal n'est pas possible. Je viens à ma seconde proposition, c'est-à-dire que je vais prouver, que, lors même que le Magnétisme animal seroit possible, il est toujours certain qu'il n'existe pas.

II°. V O U S trouverez ici, Monsieur, nos Docteurs convaincus comme vous, qu'il n'est point d'art dont les procédés soient plus incertains, où l'on s'accorde moins sur les méthodes, où les principes même soient moins déterminés que celui de la Médecine. S'ils n'ont pas assez de bonne foi, ou plutôt assez d'imprudence pour faire, d'une manière publique, l'aveu de leur impéritie, vous les verrez gémir en secret sur l'impuissance où ils se trouvent de répondre à la confiance qu'ils inspirent; s'étonner de ce que les lumières qu'ils rassemblent, les éclairent moins sur les maux qu'ils peuvent guérir, que sur les fautes qu'ils peuvent commettre; s'affli-
ger

ger sur-tout de ce que , parmi les plus grands motifs d'inquiétude & de silence , il ne leur est presque jamais permis d'hésiter ou de se taire.

Appelés , chaque jour , pour prononcer sur des effets dont la cause leur échappe , chaque jour , ils se voient réduits à la nécessité malheureuse de corriger la Nature , qu'ils ne connoissent point , par les procédés d'un Art qu'ils ne connoissent pas davantage. Chaque jour ils ont donc des souhaits à former , pour qu'une révolution avantageuse au progrès des sciences développe enfin quelques germes de vérité , sur le sol ingrat qu'ils cultivent depuis si long temps , avec tant de constance , & si peu de succès.

D'après cela , Monsieur , si la doctrine de M. Mesmer étoit véritable , s'il eut pu démontrer cette doctrine par des faits , vous ne devez pas douter qu'il n'eût trouvé parmi nous autant de partisans qu'il y a rencontré d'adversaires. Je fais qu'il est mille circonstances où la vérité même que nous avons désirée avec le plus d'ardeur , nous importune & nous blesse , dès qu'elle s'offre à nos regards. Je fais que l'orgueil , l'envie , l'intérêt personnel , le desir de dominer ou de nuire , peuvent quel-

quefois dicter les résolutions des hommes estimés les plus sages ; mais , prenez-y garde , ce ne sera jamais que d'une maniere momentanée , ce ne sera pas sur-tout, lorsque, pour embrasser le parti de l'erreur , il nous faudra combattre , ou étouffer la Nature.

Ainsi des hommes destinés à soulager l'humanité souffrante , qui ne s'occupent que des moyens de diminuer la somme des maux physiques auxquels elle est en proie , dont la pitié est à chaque instant exercée par toutes les scènes de désolation & d'effroi que la tristesse , la crainte , l'espérance trompée , peuvent développer sous nos yeux ; des hommes qui ne vivent , pour ainsi dire , qu'avec la peine & la douleur , qui n'existent que pour gémir & consoler , vous ne croirez pas , Monsieur , qu'ils puissent devenir jamais assez insensibles , se dépouiller assez de toute espee de morale & de probité , pour sacrifier à des considérations de gloire ou de fortune , ou , ce qui seroit bien plus condamnable , à un esprit de Corps mal-entendu , l'intérêt de l'espee humaine toute entiere.

Et pourquoi ne le croirez-vous pas ? Parce que tant d'indifférence & de méchanceté ne

font pas dans la nature ; parce qu'il n'y auroit nulle proportion entre l'énormité du crime dont il s'agit ici , & le besoin que les hommes dont nous parlons pourroient avoir de le commettre ; parce que pour plusieurs ce besoin affreux n'existe pas , & que s'il étoit possible qu'il déterminât quelques-uns d'entre eux , il y auroit non seulement de l'injustice , mais de l'absurdité à supposer , qu'il pût devenir le principe des démarches du plus grand nombre.

Or si votre cœur repousse une opinion si cruelle , d'après la maniere dont nous en avons agi avec M. Mesmer , examinons ensemble , Monsieur , quelle est l'idée que vous devez vous former de ses connoissances.

Comment avons-nous traité M. Mesmer ? Loin d'aller au-devant de lui comme au-devant d'un homme qui nous apportoit une grande vérité , nous l'avons proscrit de la maniere la plus solennelle dans la personne de celui de nos Docteurs qui , séduit par ses prestiges , s'est chargé de les annoncer & de les répandre.

Et quel étoit le crime de ce Docteur ? Comme plusieurs de ses Confreres , il avoit

suivit M. Mesmer dans le cours de ses expériences ; comme eux , il avoit été témoin de faits en apparence extraordinaires ; comme eux , mais plus long temps qu'eux , il avoit pensé que soit que M. Mesmer employât , pour produire ces faits , quelques-unes des causes dont la Physique moderne a découvert l'existence ; soit que lui-même il eût aperçu dans la nature une cause encore inconnue , personne plus que lui ne méritoit les regards des Savants , & ne devoit exciter leur attention. En conséquence il crut devoir publier ce qu'il avoit vu ; il lui parut même qu'il y auroit plus que de la mauvaise foi à le dissimuler. Vous ne voyez là , j'en suis sûr , Monsieur , ni délit , ni faute , & cependant notre Faculté , c'est-à-dire une Compagnie d'hommes graves qui peuvent bien ignorer beaucoup de choses en Médecine , mais qui du moins sont instruits des premières règles de la morale ; mais qui connoissent tout le prix de l'opinion , & qu'on doit supposer incapables de la blesser dans leurs démarches & dans leurs Jugements : eh bien ! cette Compagnie d'hommes graves , délibérant sur l'Ouvrage de M. d'Esflon , lui enjoint

de défavouer toutes les choses que cet Ouvrage renferme, & lui déclare que si, dans l'espace d'une année, il ne fournit le défaveu qu'elle exige, elle ne le comptera plus au nombre de ses membres.

Je ne me permets aucune réflexion sur les conséquences de cet arrêt. Il faut donc que M. d'Esnon, après avoir dit qu'il a vu, déclare qu'il n'a rien vu; il faut qu'il publie qu'il a voulu tromper; que les faits qu'il rapporte sont faux; & quand il aura établi d'une manière authentique qu'il est un fripon, la Faculté s'empressera de le recevoir dans son sein, & le maintiendra dans tous les honneurs dont elle menace de le dépouiller.

Il y a bien là quelque chose de ridicule. Mais je ne vois cette affaire que dans ses rapports avec la prétendue découverte de M. Mesmer, & voici comme je raisonne.

Je vous ai prouvé qu'il ne pouvoit pas se faire que nous fussions déterminés, dans nos délibérations, par un autre motif que par l'intérêt toujours présent de l'humanité, parce que, nous supposer un autre motif,

c'est nous accuser d'un crime impossible à commettre.

Or, dans la circonstance actuelle, qu'exigeoit de nous l'intérêt de l'humanité? Que nous examinassions avec l'attention la plus scrupuleuse la nouvelle doctrine qu'on nous annonçoit; que puisqu'on prétendoit appuyer cette doctrine sur des faits, nous nous occupassions du soin de vérifier ces faits & d'en constater l'existence.

Mais, si telle étoit l'obligation qui nous étoit imposée, nous l'avons infailliblement remplie. Personne, il faut en convenir, ne nous a vu procéder à l'examen dont il s'agit; mais il n'en est pas moins vrai que nous y avons procédé, car nous serions coupables, si nous nous en étions dispensés, & l'on ne peut sans absurdité nous présumer coupables.

Il est donc certain que le jugement que nous avons porté contre M. Mesmer, dans la personne de M. d'Eslon, a été précédé d'une discussion suffisante pour parvenir à la découverte de la vérité.

La vérité qu'il falloit découvrir ici étoit l'existence ou la non existence des faits avancés par M. Mesmer.

Or ce Jugement déclare ces faits non existants ou faux.

Donc ils n'ont jamais existé, donc ils ne peuvent être vrais;

Donc M. Mesmer n'est plus un homme de génie qu'il faille respecter, mais un homme à prestiges qu'il faut ou mépriser, ou punir.

Ce raisonnement qui repose tout entier sur le désintéressement bien connu avec lequel nous exerçons notre profession, paroît ici d'une si grande force, que je n'ai vu personne essayer d'y répondre.

Voilà donc la doctrine de M. Mesmer jugée fausse, d'après notre manière d'agir avec lui. Voulez-vous, Monsieur, porter sur cette doctrine un jugement encore plus sévère, jetez les yeux sur la conduite de M. Mesmer lui-même, depuis qu'il a voulu devenir pour l'Europe savante un objet de curiosité.

Observez bien l'homme que la fortune destine à occuper une grande place dans l'opinion des hommes. Une inquiétude vague, une sorte d'impatience & de mal aise général le tourmente jusqu'à ce qu'il ait apperçu le point d'où il doit s'élancer dans la

carrière qu'il lui est donné de parcourir : tant qu'il n'est pas parvenu à ce point, tant qu'il est réduit à dissimuler, sous des dehors ordinaires, l'ame active & profonde qui le meut, vous le voyez s'agiter, s'irriter, souffrir; ses idées, ses sentiments le fatiguent comme des besoins qu'il ne peut satisfaire; trop grand pour obéir à l'envie, cependant la gloire d'autrui l'importune; c'est Sylla qui s'indigne des triomphes de Marius; c'est César qui pleure sur les victoires d'Alexandre; la conscience de ce qu'il est, de ce qu'il pourra devenir un jour, le porte à développer par-tout un caractère d'audace & d'énergie bien au-dessus des circonstances dans lesquelles il est placé; sa modestie même n'est que l'orgueil qui s'afflige ou se tait, & pour lui le repos ne commence que lorsqu'échappé à tous les obstacles, il a franchi l'intervalle obscur qui le séparoit de la renommée.

Or si tels sont les hommes qui influent sur les opinions & les événements de leur siècle; si, pour me servir d'une expression de Tacite, la gloire est leur premier besoin & leur dernière passion, que faut-il penser de la patience, de la tranquillité, sur-tout de la mar-

che mystérieuse de M. Mesmer ? Rien de plus étonnant que sa découverte , rien qui suppose , si elle est certaine , un esprit plus vaste , plus élevé. Un nouveau système du monde , une Médecine nouvelle , peut-être une autre théorie des sensations & des idées , peut-être aussi une morale plus universelle & plus vraie que celle que nous connoissons : voilà ce que doivent attendre de M. Mesmer , ceux qui ont bien étudié toutes les conséquences de la découverte qu'il annonce ; & lorsqu'il ne tient qu'à lui de se placer à la tête des Savants de son siècle , quand il le peut , quand il le doit , quand les événements le lui commandent ; quand , en un mot , placé entre la gloire & l'infamie , il n'est peut-être pas le maître de choisir entre la réputation de grand homme & celle d'imposteur ; comment se fait-il qu'il reste dans une volontaire obscurité , & quels peuvent être les motifs de son silence ?

Car enfin vous devez supposer à M. Mesmer une sensibilité égale aux talents dont vous le croyez pourvu. Le cœur est le foyer du génie , & ce ne sont pas les hommes sur lesquels l'opinion publique n'a point d'empire , qui disent ou qui font de grandes choses. Or si , au commencement de sa carrière.

M. Mesmer a cru devoir faire un mystere de sa découverte , & se borner à en constater l'existence par des faits ; dès l'instant qu'on s'est prévalu de sa maniere d'agir , pour le confondre avec ces Charlatans qui abusent de la crédulité du vulgaire , & qui n'ont des secrets que pour les vendre ; dès qu'il a vu l'Europe savante , je ne dis pas hésiter entre ses adversaires & lui , mais le proscrire comme un homme dont les systêmes ne valoient pas la peine d'être discutés ; dès qu'objet du ridicule ou de la calomnie , lui-même il s'est vu pressé par toutes les circonstances qui peuvent exciter à la fois & blesser l'amour-propre : certainement , Monsieur , s'il est un homme de génie , il a dû parler ; il n'avoit qu'à dire un mot , & il faisoit rougir les Savants de leur indifférence , & il ne comptoit plus d'ennemis , & tous les doutes injurieux à sa réputation , doutes si pénibles pour une ame délicate , étoient effacés. Or ce mot , il ne l'a pas dit : ne faut-il pas conclure des circonstances dans lesquelles il s'est trouvé , qu'il n'a pas pu le dire ?

On me répondra , je le sens bien , que pour juger M. Mesmer , il faut être dans sa con-

fidence ; que comme on n'a point de données pour apprécier sa découverte , on n'en a point aussi pour apprécier sa conduite ; que puisqu'il a déclaré que toutes les circonstances ne lui conviennent pas , pour publier la théorie des phénomènes que la nature opère par ses mains , on ne sera bien fondé à le blâmer qu'autant que , placé dans les circonstances qu'il demande , on le verra toujours s'obstiner au silence. Ne seroit-il pas possible en effet que le système de M. Mesmer , une fois connu & développé , tout ce qui nous paroît louche dans sa conduite , devînt , en s'éclaircissant , une preuve de son jugement & de sa prudence ? Ne seroit-il pas possible alors que ce mépris pour l'opinion publique , cette indifférence pour les outrages que nous lui reprochons , ne fût en lui que la patience d'un homme de génie , qui , dans une époque de sa vie , sacrifie tous ses ressentiments au succès de la révolution qu'il médite , parce qu'il apperçoit , dans une autre époque , le moment de sa gloire & de sa vengeance ?

J'adopterois ces réflexions , Monsieur , si je ne savois , qu'au moins une fois M. Mesmer

a été le maître de disposer des événements à son gré. Quoiqu'aient fait nos Docteurs pour le soustraire à l'œil du Ministre qui balance avec tant de gloire & de succès les destinées de la France, ils n'ont pu empêcher qu'il n'ait vivement excité son attention. Conservant, dans un âge avancé un esprit avide de connoître, & ne voyant, dans le systême de M. Mesmer que le germe d'une révolution utile, le Ministre dont je parle n'a rien négligé pour le fixer parmi nous, & l'engager à nous donner le secret de sa doctrine; il lui a fait, au nom du Souverain, les offres les plus brillantes & les plus honorables, & M. Mesmer, qui devoit être empressé de sortir de son équivoque & mystérieuse obscurité, a refusé ces offres, sous le vain prétexte, qu'en les acceptant, il ne se trouveroit pas encore dans une situation propre à développer sa méthode avec succès. Oh! Monsieur, que pensez-vous de ce prétexte? M. Mesmer seroit-il donc comme la Sybille de Tarquin, avec laquelle il n'étoit pas permis de contester sur le prix qu'elle mettoit à ses oracles? N'y auroit-il en effet pour

lui qu'une seule situation convenable (6) ? ou plutôt n'est-il pas ici plus clair que le jour que ce n'est que parce qu'il a craint de se compromettre avec le Gouvernement, qu'il a rejeté ses bienfaits ?

Je ne fais, Monsieur ; mais, après cela, il me semble qu'il faut avoir une bien grande disposition à croire, pour regarder le Magnétisme animal comme une chose existante.

(6) Voilà, par exemple, ce que personne ne pourra se persuader : que M. Mesmer prenne des précautions pour publier sa doctrine, puisqu'elle n'a aucun rapport avec les doctrines reçues, puisqu'elle peut nuire universellement à une classe d'hommes qui ne vivent que des erreurs qu'il se propose de détruire ; c'est là certainement un acte de prudence : mais qu'il ait une telle idée du crédit des Médecins & de leur influence, sur l'opinion publique, qu'il prétende, que toute l'autorité du Gouvernement ne suffit pas pour le garantir de leurs pièges ; qu'il pense que les Médecins pratiquant un art mensonger, trompant tous les jours, & sachant qu'ils trompent tous les jours, ont pour nuire des ressources & une volonté qu'on chercheroit vainement dans d'autres professions ; qu'en conséquence, plein de reconnaissance, s'il faut l'en croire, pour les offres qui lui ont été faites, mais averti par une expérience de plusieurs années, il s'obstine à vouloir qu'on lui compose une manière d'être tellement indépendante qu'aucun événement public, aucune intrigue particulière ne puisse la troubler : c'est, selon moi, pour échapper à une situation embarrassante, exiger exprès une chose impossible ; c'est exagérer des obstacles, pour se dispenser de les combattre.

Cependant je ne veux rien taire. Voici , contre tout ce que je viens de dire , une objection que bien des gens ont trouvée spécieuse , & qui , en effet , au premier coup-d'œil , ne paroît pas facile à réfoudre.

Le Magnétisme animal ayant été annoncé comme un remede , ce n'est , nous dit-on , ni au caractère moral de M. Mesmer , ni à la conduite de ses adverfaires , mais uniquement aux effets qu'il peut produire qu'il faut avoir recours pour en établir l'existence.

Or , il est certain que M. Mesmer , en l'employant dans les maladies les plus opiniâtres , a obtenu & obtient encore d'éclatantes guérisons.

Et ce fait est prouvé , d'abord par l'aveu de tous ceux qui ont écrit contre M. Mesmer. Vous les voyez bien tourner en ridicule , ou dissimuler les cures qu'il a faites ; mais aucun , comme vous l'avez déjà remarqué , ne les nie positivement ; plusieurs même , ou plutôt presque tous , conviennent qu'elles sont véritables.

Ce fait est encore prouvé par une anecdote assez connue : on se rappelle l'expérience finguliere que M. Mesmer nous proposa , il

y a environ une année ; il demandoit qu'on choisît vingt-quatre malades , dont douze feroient confiés à ceux de nos Docteurs , qu'il plairoit à notre Faculté de choisir ; & douze feroient abandonnés à ses soins : il ajoutoit , que ceux qui lui écheoïroient en partage , feroient guéris plus promptement , & d'une maniere plus efficace que les autres ; & en conséquence , il vouloit qu'on suspendît tout jugement sur sa découverte , jusqu'à ce que l'événement qu'il annonçoit eût décidé , laquelle de sa méthode ou de celle de ses antagonistes , étoit la meilleure. Nous refusâmes le défi. Ne l'aurions-nous pas accepté , si nous avions été persuadés que M. Mesmer n'étoit qu'un homme à prestiges ; si nous avions cru sérieusement , comme nous le publions aujourd'hui , que les cures qu'il se vante d'avoir opérées , ne sont que des illusions ou des chimeres ?

Il n'y a donc pas lieu de douter , continue-t-on , que le Magnétisme animal ne produise des effets certains. Or , il y a plus que de l'absurdité à nier l'existence d'une cause dont on a les effets sous les yeux : donc les effets du Magnétisme animal étant démontrés ,

l'existence de ce même Magnétisme ne peut être mise en doute sans extravagance.

Je le répète, Monsieur, cette objection est spécieuse ; mais vous voyez, comme moi, qu'elle ne peut être fondée, qu'autant que les preuves sur lesquelles on appuie le fait général qui en est l'objet, seront incontestables.

Or, la seconde de ces preuves ne signifie absolument rien. Ce n'est pas, comme on l'assure, à la crainte que M. Mesmer nous a inspirée qu'il faut attribuer le refus que nous avons fait d'accepter son défi. Un pareil motif ne pouvoit prévaloir sur l'intérêt de l'humanité entière. Mais nous avons pensé qu'il ne convenoit point à un Corps qui a une existence morale & politique dans l'Etat, de se compromettre avec un individu isolé, quels que fussent d'ailleurs ses talents & ses connoissances ; bien ou mal nous nous sommes comparés à Turenne, qui, après avoir porté l'incendie dans le Palatinat, refusa, sans rien perdre de sa gloire, le cartel du Souverain malheureux, dont il venoit de ravager l'héritage ; & il nous a paru, qu'entre tous les moyens d'établir sa doctrine, M. Mesmer ayant choisi précisément le seul
que

que nous ne pouvions adopter sans nous manquer à nous-mêmes, nous étions pleinement dispensés de lui répondre. On ne peut donc rien conclure en faveur de M. Mesmer, de notre manière d'agir dans cette circonstance.

Quant à la première preuve, voici ce qu'il faut en penser.

On peut bien avouer, si l'on y est contraint, que M. Mesmer a opéré & opéré encore tous les jours des cures véritables; mais cet aveu ne détruit pas le jugement que nous avons porté de ces cures, lorsqu'on a voulu s'en prévaloir pour prouver l'existence du Magnétisme animal. Alors nous avons dû les déclarer fausses, parce qu'on les faisoit dépendre d'une cause absolument chimérique, & que nous n'appercevions rien qui nous démontrât cette dépendance (7).

(7) J'ai dit plus haut que les faits avancés par M. Mesmer étoient faux, & ici je paroiss avouer qu'ils sont vrais. On conclura de là que je tombe dans une contradiction manifeste, & l'on se trompera. Ces faits sont faux en tant qu'on les suppose produits par le Magnétisme animal; ils deviennent véritables, dès qu'on les attribue à une cause différente. Voyez sur cette manière de distinguer, *Sanchez*, *Tambourini*, *Busembaum*, & les *Cas de Conscience de Sainte-Beuve*.

A quelle cause, me direz-vous, falloit-il donc les attribuer? A quelle cause, Monsieur? A la plus puissante de toutes, à la plus ordinaire, quoique la moins remarquée, à celle dont il faudroit le plus étudier l'influence, & dont on a trop négligé jusqu'à présent d'observer les effets, à l'imagination.

Oh! comment croire qu'avec le simple secours de l'imagination, on puisse guérir des obstructions, des rhumatismes, des paralyties, rétablir un estomac délabré, dissoudre des glandes squirreuses, donner la faculté de voir, d'entendre, de toucher, &c. Car M. Mesmer opere tous ces miracles? Comment le croire, Monsieur? Ecoutez bien ceci.

N'est ce pas à notre imagination tourmentée par tous les besoins que la société nous donne, par toutes les circonstances douloureuses ou pénibles, dans lesquelles la fortune nous jette, que nous devons la plupart des maladies qui nous dévorent? Sous l'empire de la nature, avec des besoins qui ne fatiguent pas notre sensibilité; des desirs qui ne deviennent jamais pour nous des passions, parce qu'ils sont toujours faciles à satisfaire,

Si vous exceptez quelques excès que de trop longues privations peuvent produire, quelle autre maladie connoîtrions-nous que la vieillesse? Le temps & la résignation, voilà les seuls Médecins de l'homme sauvage; parce que ses maux sont simples comme ses besoins; parce qu'aucune habitude vicieuse ne déprave sa robuste organisation; parce que la mort n'est pas pour lui, comme pour nous, le terme d'une maladie quelquefois longue & cruelle, mais la cessation du mouvement qui le faisoit vivre. Or, si nous devons à nos institutions presque tous les maux physiques auxquels nous sommes en proie; si c'est à notre imagination exercée d'une certaine manière qu'il faut les attribuer; pourquoi ne croirons nous pas que cette même imagination exercée dans un sens contraire, devient capable de les détruire? Pourquoi la même quantité de force employée pour produire un effet, ne suffiroit-elle pas pour l'anéantir? Et si l'on ne peut ici me contester mes principes, où seroit la raison qui porteroit à n'en pas admettre les conséquences (7)?

(7) Malgré la force de ce raisonnement, beaucoup de pers.

Revenons donc au vrai, & concluons que, soit qu'on s'arrête à l'opinion de nos Docteurs sur le Magnétisme animal, soit qu'on discute la conduite de M. Mesmer pour trouver l'opinion qu'il en a lui-même, il demeure certain que ce Magnétisme n'est pas plus existant qu'il n'est possible.

Maintenant, & dans le cas où cette découverte ne seroit pas une chimere, ne conviendrait-il pas de la proscrire comme pouvant produire une révolution dangereuse ?

C'est la dernière question que j'ai promis d'examiner.

sonnes, je le sens bien, auront de la peine à croire qu'on puisse vaincre une maladie chronique, e'est-à-dire fondre des obstructions anciennes, épurer des humeurs dépravées, fortifier des organes affoiblis, par le simple secours de l'imagination; ils demanderont si l'on a jamais vu une seule colique apaisée, une fièvre éphémère dissipée par ce singulier remède. Il y auroit à tout cela bien des choses à répondre, & ce sera la matière d'un Ouvrage absolument neuf, dans lequel je prouverai jusqu'à l'évidence qu'on peut employer l'imagination comme acide, ou comme alkali, suivant les diverses circonstances des maladies qu'on est dans le cas de traiter. En attendant, je dois dire ici que j'en ai obtenu de très-bons effets, en la prescrivant comme eau de poulet, ou eau minérale, dans les paralysies opiniâtres & les maladies nerveuses. Voyez encore l'Ouvrage de M. de Horn.

III°. OR, Monsieur, sur cette question, voici tout mon système : je dis mon système, car je dois vous prévenir que l'opinion que je vais développer est à moi, & qu'elle n'a parmi nous d'autres partisans que ceux de nos Docteurs, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de leur profession, regardent la Médecine comme une institution qui appartient autant à la Politique qu'à la Nature, comme une institution qui n'intéresse pas moins l'homme considéré comme un être physique qu'il faut conserver, que comme un être moral qu'il faut conduire.

Voici donc tout mon système.

C'est dans notre constitution physique que la Nature a déposé tous les germes de nos habitudes morales. Ces grandes différences qu'on remarque entre les préjugés & les Coutumes des peuples qui vivent sous des zones opposées, c'est dans le climat, dans des circonstances purement locales, qu'il faut en chercher la première origine. Ce n'est aussi que dans le cours plus ou moins réglé de nos humeurs, dans la plus ou moins grande mobilité de nos fibres, dans une dif-

position plus ou moins prochaine à être ému ou irrité par les objets qui nous environnent , qu'on peut trouver la raison de cette prodigieuse variété de caractères qu'on observe tous les jours dans la société , & qu'on ne suppose pas devoir exister parmi des êtres , que les mêmes besoins , les mêmes loix , une même éducation rassemblent.

Tout changement, toute altération dans notre constitution physique , produisent donc infailliblement un changement , une altération dans notre constitution morale.

Il ne faut donc quelquefois qu'épurer ou corrompre le régime physique d'une Nation pour opérer une révolution dans ses mœurs.

On fait tout ce que les Egyptiens , les Perses , les Spartiates dûrent de force & de vertu , au genre de vie sobre & austère que leurs Législateurs leur avoient imposé ; on fait aussi que le moment de la dépravation de leurs mœurs , fut celui où ils commencerent à porter avec impatience le joug des institutions salutaires auxquelles leurs peres s'étoient asservis.

Cela posé , si le but des hommes qui se rassemblent dans un même lieu est de vivre

en société, si la société est dans l'ordre de la Nature, il est évident qu'il n'y a de révolution utile dans la constitution physique d'une Nation que celle qui tend à développer dans les individus qui la composent, toutes les habitudes propres à les rapprocher & à les unir.

Or, Monsieur, comment se forment de telles habitudes?

Tant que nous n'avons d'autres besoins que ceux de la Nature, comme il est assez rare qu'il nous faille recourir à la volonté d'un autre pour les satisfaire, nous existons sans rapports constants avec les êtres qui nous environnent, & les habitudes qui résultent de ces rapports ne nous sont pas connues.

Les choses changent, lorsque la masse de nos besoins s'accroît. Avec plus de desirs & les mêmes facultés, il nous faut, pour jouir, ajouter à nos forces, une force étrangère. Ce n'est plus en nous seulement que nous plaçons la vie, mais aussi dans tous les êtres qui, en contribuant à nos plaisirs, peuvent améliorer notre destinée. Alors notre solitude nous pèse, nous sentons la nécessité d'être ensemble, & avec cette nécessité commen-

cent toutes les habitudes sans lesquelles la société humaine ne subsisteroit pas.

Maintenant, Monsieur, tous les hommes sont-ils susceptibles au même degré, d'acquiescer des habitudes ?

Non. Ce n'est pas dans toutes les âmes que se développent avec énergie les affections douces que supposent nos habitudes sociales, & qui, comme par autant de fibres, nous attachent à toutes les parties de l'Univers moral dans lequel nous existons. Ce n'est pas non plus pour tous les hommes que sont faites les situations fortes, les passions orageuses, tous les événements qui impriment à l'âme un ineffaçable & grand caractère. Celui, par exemple, qui n'obéit qu'à des sensations passagères, qu'un souvenir pénible n'a jamais tourmenté, qui ne connoît ni l'espérance, ni la crainte, ni les regrets, qui n'a pas besoin d'émotions pour vivre & pour être heureux, cet être, s'il existe, dans quelque situation que la fortune le jette, n'aura certainement ni caractère, ni mœurs, ni habitudes. Il usera des hommes sans les aimer, ni les haïr; il vivra dans la société, mais à coup sûr il n'est pas né pour elle.

Indépendamment de toutes les circonstances qui peuvent dépraver nos premiers penchans, le plus sensible de tous les hommes en est donc aussi le plus sociable. J'omets ici beaucoup d'idées intermédiaires. Mais si vous doutez de cette vérité, ouvrez les annales de l'Histoire, & vous verrez que nos mœurs ne sont devenues plus faciles & plus douces, nos manières n'ont acquis plus de politesse & d'agrément, que lorsque nos organes exercés par toutes les jouissances du luxe, ont porté à notre ame des émotions plus délicates & plus variées, des sensations plus profondes & plus fines. Vous verrez que les progrès de la sociabilité parmi les hommes ont été les mêmes que ceux des Arts, non pas seulement parce que les Arts, en nous donnant plus de besoins, nous mettent dans une dépendance plus universelle & plus étroite les uns des autres, mais aussi parce que l'effet des Arts est de changer notre constitution primitive; de donner plus de jeu, plus de mouvement à nos fibres, en multipliant autour de nous les objets de nos peines & de nos plaisirs; d'entretenir par ce moyen dans une action presque continuelle, la sensibilité plus

ou moins grande dont nous sommes pourvus, & de hâter ainsi dans tous les cœurs le développement des qualités sociales dont cette sensibilité est la mere.

Une vérité que vous trouverez encore dans l'Histoire, c'est qu'il n'y a que les hommes doués d'une sensibilité très-active, qui aient fait ici-bas de grandes choses. Tels ont été ceux qui ont disposé d'une maniere violente & rapide de la destinée des Nations; ceux auxquels les Peuples ont dû leurs mœurs, leur génie & tous les éléments de leur prospérité; ceux qui, en étendant les progrès des Arts, avec de nouvelles sensations, nous ont procuré de nouvelles jouissances; ceux sur-tout, qui, loin des routes ordinaires ont trouvé d'importantes vérités, qui n'ont approché des Sciences que pour y produire de vastes révolutions, qui échappant à tous les préjugés, ont donné à l'intelligence humaine d'autres opinions, d'autres loix, d'autres maximes; en un mot, tous ceux qui ont exercé une grande influence sur les événements & les idées de leur siècle.

Or, Monsieur, si c'est de l'excès de nos besoins sur nos facultés que résultent toutes

nos habitudes sociales ; si ces habitudes ne se développent qu'en proportion de notre sensibilité ; si nous devons à cette même sensibilité nos coutumes, nos opinions, nos Arts, tout ce que le génie peut créer pour ajouter à notre existence ; & si, comme je l'ai dit plus haut, il n'est aucune de nos qualités morales, qui n'ait son germe dans notre constitution physique ; n'est-il pas évident que ce n'est que parce que les hommes n'ont pas tous la même constitution, qu'ils ne sont pas également susceptibles des mêmes habitudes ?

Quelle sera donc alors la constitution la plus favorable au progrès de la sociabilité ?

Jetez les yeux sur cet homme que la Nature a doué d'une constitution robuste, & qu'on a soigneusement préservé, dès l'enfance, de tous les événements qui pouvoient y porter atteinte ; avec des fibres qu'il est difficile d'ébranler, des organes qui ne portent à l'ame que des sensations grossières, vous le voyez passer sans effort d'une situation à une autre, parcourir les scènes de la vie sans réflexion comme sans regret, se donner des relations, parce qu'il a des besoins,

mais ne point former d'habitudes , parce qu'aucun objet ne l'émeut assez profondément , pour l'occuper d'une manière durable ; & se rapprocher d'autant plus de l'indépendance primitive dans laquelle la Nature nous a fait naître , qu'il lui faut moins souvent recourir à la volonté d'autrui , pour apaiser les desirs qu'elle lui donne.

Remarquez à côté de lui, cet individu tourmenté par une constitution foible & délicate. Avec des organes extrêmement déliés, avec des fibres dont la mobilité est quelquefois excessive , il n'y a pas d'objet qui ne l'émeuve , pas d'événement qui ne le frappe , pas de situation qui ne puisse accroître ses peines , ou ajouter à ses plaisirs. Par-tout il a donc ou des sensations à recueillir, ou des souhaits à former , ou des jouissances à poursuivre. Et que résulte-t-il pour lui d'une telle manière d'être ? des idées plus étendues , plus variées que n'en aura jamais l'homme né avec une constitution robuste ; mais aussi des besoins nombreux, & des forces insuffisantes pour les satisfaire ; des besoins qui n'ont d'autres bornes que les desirs d'une ame impétueuse, & des forces qui ne répondent pas à ces

désirs. S'il veut vivre & ne pas souffrir toujours, il faut donc qu'il intéresse à sa destinée, tous ceux qui peuvent contribuer à la rendre plus douce : voilà donc des liens, des habitudes, & des habitudes d'autant plus difficiles à détruire, qu'elles importent à sa conservation, & qu'elles deviennent comme autant de ressources pour sa foiblesse.

Toutes choses égales d'ailleurs, il est donc certain que moins notre constitution est robuste, & plus nous avons de penchant à vivre en société, & plus facilement nous acquérons les qualités propres à y exister d'une manière avantageuse pour les autres & pour nous.

Une révolution dans le régime physique d'une Nation qui auroit pour objet de fortifier le tempérament des individus qui la composent, ne seroit donc pas toujours une révolution salutaire.

Dans une société quelconque, plus les forces des individus augmentent, & plus la force commune qui les unit diminue. Or l'effet d'une semblable révolution est nécessairement d'accroître les forces particulières, au détriment de la force commune. Avec

des organes plus robustes, nous éprouverions moins souvent le sentiment de la peine & du besoin. Tous nos rapports avec nos semblables qui ne résultent que de ce sentiment, toutes les habitudes que ces rapports enfantent, perdroient donc de leur variété, de leur énergie; les mœurs qui nous mettent dans une dépendance si douce les uns des autres; les Arts qui épurent, qui embellissent les mœurs, retourneroient promptement à leur grossièreté première; avec une sensibilité moins développée, moins active, une intelligence plus bornée, un caractère moins flexible, une opinion plus décidée de nos forces, & sur-tout, avec moins d'occasions d'exercer autour de nous cette pitié dont la Nature a déposé le germe dans toutes les ames, & qui entre comme un élément nécessaire dans la composition de toutes nos qualités sociales & de toutes nos vertus; il nous faudroit d'autres coutumes, d'autres institutions, d'autres préjugés, & ce ne seroit plus par les loix qui régissent des hommes civilisés, qu'il conviendrait de nous conduire.

Et ici, Monsieur, j'ai une observation à faire, que je crois absolument neuve. Ce

n'est pas seulement dans nos vertus, dans nos qualités sociales que la pitié entre comme un élément nécessaire, mais encore dans toutes nos passions, & dans tous les plaisirs dont nos passions sont la source.

Cette femme belle encore, mais dont un chagrin secret dévore lentement tous les charmes; que vous voyez chercher autour d'elle avec tant d'inquiétude & d'intérêt, l'homme sensible auquel elle a besoin de confier sa peine; qui rejette vos consolations, mais qui aime tant les pleurs que sa destinée vous fait répandre; cette femme, qui parle avec des graces si touchantes le langage de la plainte & de la douleur, ne vous attache-t-elle pas mille fois davantage qu'une femme dans tout l'éclat de la jeunesse & de la beauté, mais non pas, comme celle-là, souffrante & malheureuse. Avec la seconde, vous chercherez à jouir; mais ce n'est qu'avec la première que vous aimerez à vivre. Elle seule saura vous donner des habitudes constantes, vous inspirer une passion durable, vous faire goûter tous les charmes d'une volupté douce & tranquille. Et pourquoi? parce qu'elle exerce sans cesse votre sensibilité; parce que vous

ne pouvez la voir sans être ému; & qu'il n'est point d'émotion, quand elle n'est pas trop vive, qui ne soit déjà ou qui ne devienne bientôt un plaisir (8).

Où me conduisent ces réflexions, Monsieur? A vous prouver que si l'on s'obstine à considérer la Médecine comme un fléau dans l'ordre de la Nature, elle est cependant un bien dans l'ordre de la société. Puisqu'il n'y a que les constitutions foibles qui peuvent être constamment modifiées par les Loix, les Arts & les mœurs; puisqu'avec une organisation plus ou moins délicate, nous avons une intelligence plus ou moins étendue, une ame plus ou moins sensible, une disposition plus ou moins grande à nous attacher à tout ce qui nous environne; puisqu'encore, en faisant une analyse raisonnée de nos plaisirs, nous trouvons, qu'à l'exception des plaisirs pure-

(8) Je ne conçois pas comment on peut aimer long-temps une femme qui se porte bien; c'est toujours la même joie, les mêmes besoins, le même plaisir; rien qui interrompe la fatigante uniformité de son caractère; point de caprices, point de faillies; des idées d'une seule couleur, des sentiments d'une seule espèce; un roman sans morale, où l'on rencontre quelques situations, mais où l'on chercheroit vainement de l'intérêt, de la délicatesse & de la grace.

ment physiques, tous ceux qu'il nous est donné de goûter, c'est la pitié seule qui les produit : vous devez m'accorder, Monsieur, que si l'on connoît un moyen d'énerver l'espece humaine, de la réduire à n'avoir que le degré de force nécessaire pour porter avec docilité le joug, des institutions sociales, de faire, autant qu'il est possible, de tous les individus qui la composent, des objets de pitié les uns pour les autres : ce moyen, après tout ce que je viens de dire, doit être soigneusement conservé.

Dès-lors n'est-il pas dans les principes d'une saine législation, d'une législation qui ne doit avoir pour but que de civiliser les hommes, de veiller à ce qu'il ne soit fait dans la Médecine, aucune innovation qui la dépouille de ses abus ? Si par hasard le Magnétisme animal existoit; si, au moyen de cette découverte singulière, on pouvoit, comme je n'en doute pas, substituer à cette science que nous appellons si improprement l'Art de guérir, l'Art bien plus utile de préserver; à quelle révolution, je vous le demande, Monsieur, ne faudroit-il pas nous attendre ? lorsqu'à notre génération épuisée par des

maux de toute espece, & par les remedes inventés pour la délivrer de ces maux, succéderoit une génération hardie, vigoureuse, & qui ne connoîtroit d'autres Loix pour se conserver, que celles de la Nature : que deviendroient nos habitudes, nos Arts, nos coutumes, nos passions, nos plaisirs, en un mot, tout ce qui constitue notre existence morale dans la société? Avec peu de dangers à craindre, peu de besoins à satisfaire, aurions-nous les mêmes motifs de nous rapprocher & de nous unir? & tandis qu'une organisation plus robuste nous rappelleroit à l'indépendance; quand avec une autre constitution, il nous faudroit d'autres mœurs, parce que nous aurions une autre maniere d'être & de jouir, comment pourrions-nous supporter le joug des institutions qui nous régissent aujourd'hui; & sur quelle base établirait-on le système des Loix nouvelles, avec lesquelles on voudroit nous gouverner?

Ainsi donc, Monsieur, il y a un rapport essentiel entre la législation, les mœurs & la Médecine d'un Peuple; ainsi plus un Peuple est civilisé, plus il importe d'y maintenir, comme un moyen constant de civilisation,

tous les préjugés qui peuvent rendre la Médecine respectable ; ainsi , parmi nous , le Corps des Médecins est un Corps politique , dont la destinée se lie avec celle de l'Etat , & dont l'existence est absolument essentielle à sa prospérité ; ainsi dans l'ordre social , il nous faut absolument des maladies , des drogues & des Loix , & les distributeurs des drogues & des maladies , influent peut-être autant sur les habitudes d'une Nation , que les dépositaires des Loix (9).

(9) On trouvera cette conséquence plus hardie que juste , & l'on ne manquera pas de m'opposer l'exemple de la plupart des anciens Peuples , qui portoient avec tant de docilité le joug des plus sévères loix , & chez lesquels néanmoins toutes les institutions propres à donner aux corps de la souplesse & de la force étoient en honneur. On me dira qu'une organisation délicate n'est pas la même chose qu'une mauvaise organisation ; que la première peut être un présent de la nature , comme une organisation robuste , c'est-à-dire que nous pouvons la devoir à des circonstances purement physiques ; tandis que la seconde appartient à la société , c'est-à-dire à des institutions vicieuses qui sont notre ouvrage ; que si l'une développe la sensibilité , l'autre la déprave ; que la sensibilité aigrie par la douleur , la maladie , le chagrin , est la source féconde de la plupart de nos vices ; que la sensibilité trop exaltée par les circonstances morales dans lesquelles la fortune nous jette , est un poison lent , qui se mêle à presque toutes nos jouissances ; que si le but d'une sage législation est de rendre

M. Mesmer, qui ne veut pas de l'influence de nos Docteurs, parce qu'il n'apperçoit que les effets physiques qu'elle peut produire, ne nous feroit donc qu'un présent funeste, si en publiant sa découverte, il rendoit leur profession inutile. L'époque de notre retour vers les mœurs barbares de nos ancêtres, seroit infailliblement celle où sa doctrine seroit

les hommes heureux, ce n'est pas à faire des hommes sensibles, mais des hommes bons qu'il faut s'attacher. Or nous sommes d'autant meilleurs, qu'il existe une proportion plus exacte entre nos besoins & nos ressources. Le méchant est celui qui ne peut pas tout ce qu'il veut. Ainsi donc plus nous serons robustes, & moins nous serons méchants, parce que, comme je l'ai démontré, nos desirs alors seront peu nombreux, & nous manquerons rarement de moyens pour les satisfaire. M. Mesmer opérera donc une révolution utile dans nos mœurs, en diminuant la somme des maux physiques auxquels nous sommes en proie; il ne détruira pas notre sensibilité, puisqu'on regarde la sensibilité comme un bien; mais il la réglera, il empêchera qu'elle ne se corrompe: dans un corps sain il nous fera trouver une ame saine, & s'il peut s'emparer de nous dès l'enfance, nous lui devons cette bonté qui est l'apanage de tout être qui ne souffre pas, & qui, dans l'ordre de la société, vaut encore mieux que la vertu, &c.

Il y auroit à tout cela plus d'une réponse: mais il faut laisser quelque chose à faire à la sagacité du Lecteur. En comparant ce que je viens de dire, avec ce qui m'est objecté, il démêlera sans peine de quel côté se trouvent l'abus des faits & le faux emploi du raisonnement.

adoptée. Et que gagnerions-nous en acquérant, aux dépens de tous les biens que la société nous donne, une constitution saine, à la bonne heure, mais une existence stupide & bornée, avec laquelle nous ne pourrions jouir que comme le veut la Nature?

Je borne ici mes réflexions, Monsieur. Il me semble que j'ai à-peu-près rempli la tâche que je m'étois prescrite, & que, sans m'arrêter à résoudre d'une manière directe, les doutes que vous m'avez proposés, il n'est cependant aucune de vos questions à laquelle je n'aie suffisamment répondu. Peut-être y a-t-il, dans ma Lettre, quelques articles que j'aurois pu traiter avec plus de soin, ou qui méritoient d'être développés davantage. Si sur ces articles vous desiriez quelques éclaircissements; si, en méditant sur l'existence ou la possibilité du Magnétisme animal, vous trouviez quelque objection que je n'eusse pas prévue, & qui, loin du lieu où M. Mesmer opère ses prestiges, vous parût difficile à résoudre, vous pouvez m'écrire avec confiance, & vous ne devez pas douter que l'esprit de modération & d'impartialité qui m'a guidé dans le cours de la discussion pénible à laquelle

je viens de me livrer, ne me dicte encore mes réponses.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Je vous enverrai incessamment le Discours que j'ai prononcé dans nos Ecoles publiques, sur le désintéressement & l'humanité avec lesquels un Médecin doit exercer sa profession. On a trouvé ici l'Ouvrage un peu trop dénué de faits, mais en général plein de cette morale raisonnée & de cette philosophie délicate qui caractérisent toutes nos bonnes productions modernes.

F I N.

